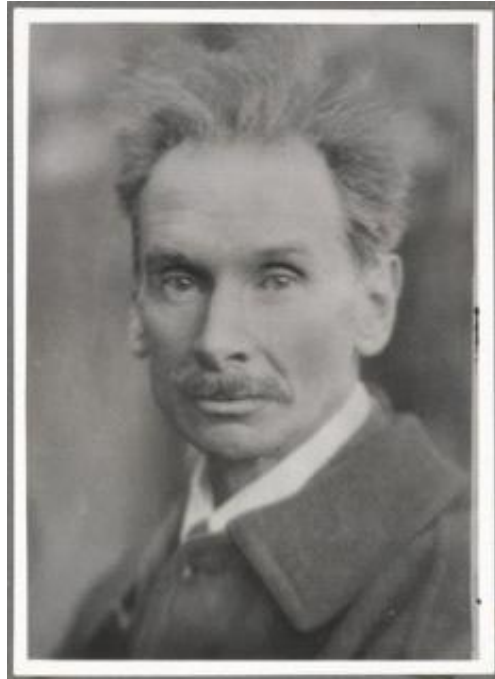


Charles GENIAUX (Rennes, 12 nov. 1870 – Cagnes sur Mer 19 mars 1931)
Charles et Claire GENIAUX résident au château de MILHARS de 1920 à 1930
(Claire GENIAUX restera propriétaire du château jusqu'en 1947)
Par Philippe DUFOUR
De la Société des Poètes français. Publication dans la Revue du Tarn 1936



Charles GENIAUX

On a inauguré, en juillet 1935, à la Bisbia, une plaque d'honneur strictement réservée aux seuls historiens de naissance albigeoise. Si légitime que soit, en principe, cette restriction, elle risque parfois de paraître trop limitative, car plus d'un romancier a écrit d'émouvantes et fortes pages d'histoire sur des villes d'où il n'était pas originaire.

Charles Géniaux en est un mémorable exemple : les œuvres que lui a inspirées l'Albigeois l'attestent éloquemment. Il s'y était naturalisé, non seulement par l'étude étroite des documents locaux, mais aussi par la vive intuition de cœur et d'intelligence qui l'attachait passionnément à cette splendide et noble région. Venu des rivages de Bretagne, il l'aima, la parcourut, l'admira, au cours de ses longs séjours annuels à Milhars, en compagnie de Madame Claire Géniaux, dont l'œuvre littéraire est également chère aux lettrés et aux artistes.

On aurait pu croire cependant que l'auteur de *L'Océan* et de *La Passion d'Armelle Louannais* qui venait d'obtenir le **grand prix du roman de l'Académie Française en 1917**, resterait à jamais fidèle à sa Bretagne qui l'avait si heureusement inspiré. Lorsque l'on a appris sa transplantation dans l'Albigeois, l'on se demanda, avec une certaine inquiétude, comment cet Armoricaïn, dont l'œuvre déjà considérable, avait toute la grandeur tragique de l'Atlantique et la mélancolie celtique, traiterai le Languedoc ? Mais le succès que remportèrent à la Revue des deux-mondes : *La Famille Messal*, *Les cœurs gravitent* et surtout *Les Faucons*, prouva que Charles Géniaux, bien qu'étranger au Languedoc, en avait saisi d'emblée toutes les beautés.

Son séjour à Milhars de 1920 à 1930, cette belle demeure qui lui était devenue si chère, a donc permis à Charles Géniaux de se renouveler. Il n'avait du reste jamais voulu s'enfermer comme ses compatriotes Anatole Le Braz et Charles Le Goffic dans le cadre du régionalisme. Ses personnages, qu'il s'agisse d'Armelle Louannais, de Nicole Helléan, du docteur Messal, de Pierre du Cambout ou du Comte de Foix, avant d'être des Bretons ou des Languedociens sont des grandes âmes excessives et c'est par là que ses romans atteignent un large public.

Le Languedoc !... Géniaux y trouva la conception et le sentiment de deux livres d'une haute originalité : *Les Faucons* et *les Ravageurs de beauté* issus et trempés du rayonnement de la terre, du soleil et de l'âme même du pays, qu'ils évoquent puissamment en leurs décors glorieux comme en leur force pénétrante, où leur passé palpète, tout vivant, sous son souffle de poète.

Aussi, les péripéties, les paysages, les passions dont il les anima y restent-ils toujours en harmonie directe et intime avec la sensibilité héréditaire des lecteurs languedociens qui ne s'y sentent ni dépaysés, ni indifférents.

Les Faucons : titre d'une élégance violente, qui plane et fond d'un trait sur vous ! Ce n'est pas là une amulette de boudoir, habilement faisandée au goût des amateurs de luxures livresques !....

En même temps, Géniaux a situé le destin de ses personnages dans un paysage de l'Albigeois où semble interdite toute compromission avec la vie banale : paysage austère et véhément, tout hérissé de vieux bourgs crénelés et de sombres châteaux forts, coupé de causses enchevêtrant leurs plateaux arides et battus d'un vent brûlant, envoûté par les effluves mystérieux de la Grésigne, rude forêt aux profondeurs maléfiques, ruines, solitudes, souffles, ciels embrasés dont ne peuvent s'affranchir des cœurs ardents et dévastés, comme s'ils étaient là dans le cercle de leur fatalité et ne trouvaient que là le seul air qui leur soit respirable ! ...

Une autre partie du roman, dont elle est une des assises les plus originales, serait encore à citer longuement; celle où Géniaux nous apprend avec une érudition si précise, si experte est-on tenté de dire, ce qu'était la Fauconnerie, et comment elle se pratiquait au Moyen Age ; il y a là toute une pittoresque étude, absolument remarquable, sur l'emploi et les mœurs des faucons, dont peu de naturalistes patentés seraient à même de produire un équivalent, si pouvait même leur en venir l'idée,- qui est d'un poète visionnaire et non d'un savant de muséum. Ce sont là de précieuses pages d'anthologie cynégétique....

La Terre Occitane a déjà consacré le cher souvenir de notre ami Charles Géniaux en incrustant en 1933, son médaillon sur la maison familiale de sa femme, à Villefranche de Rouergue rue Montlauzeur.... Cette maison a été détruite en 1970 et le lieu est devenu « Labastide ». Il est regrettable que, par suite des conditions imposées quant au lieu de naissance, pareil témoignage n'ait pu aussi être répercuté sur la plaque d'honneur inaugurée au musée Toulouse-Lautrec. Le prestige d'Albi eût été élargi en donnant ainsi droit de cité perpétuel à Charles Géniaux, qui en a été plus que l'annaliste, mais le magnifique écrivain, révélateur et vivifiant, le poète et l'artiste.

Inspiré par la Bretagne et le Maghreb, il est l'un des écrivains orientalistes à avoir inscrit sa soif d'aventures dans l'imaginaire colonial en évoquant l'Algérie, la Kabylie, le Maroc et la Tunisie du début du XXème siècle. Charles GENIAUX était un personnage original, grand admirateur de Romain Rolland et de caricaturistes de l'époque. Il a été une voix particulièrement critique et discordante sur les questions coloniales.

Le 26 mars 1945, Claire GENIAUX présentait au cours d'une conférence à l'Hôtel REYNES, comment naissaient les romans de son mari. « L'histoire contée par un voisin, d'un mausolée défendu par les ronces, d'un chapeau ayant appartenu à une jeune morte, frappent l'imagination du romancier. Ce sont des matériaux qui, semble t'il, dorment un temps inutilisés. Mais ils sont là, à pied d'œuvre et un travail se fait invisible. Le jour vient où le futur auteur prend conscience de ce travail et s'y emploie : l'intrigue est bâtie. L'œuvre est souvent fort éloignée de la source et toujours transposée, idéalisée, inquiète : on sent que le romancier s'acharne à résoudre des problèmes qu'il porte en lui et qui l'obsèdent. » Parmi les romans ainsi inspirés par le Languedoc il faut retenir « Les Faucons » et « Les Ravageurs de beauté ».

Bibliographie

Charles GENIAUX - (né à RENNES en 1873, mort à CAGNES SUR MER en 1931).

Romans

La Vieille France qui s'en va (us et coutumes de Bretagne) – 1903

La cité de mort - 1904

La rue de la femme sans tête, roman - 1904

L'homme de peine (prix national de littérature) - 1905

Les témoins du passé - 1905

Le roman de la Riviera - 1906

Comment on devient colon – 1908

Le voueur - 1908

Les musulmanes – roman (prix de l'Académie française) – 1909 Co-écrit avec son épouse Claire.

Les forces de la vie – 1909

Petit poète et grand roi - 1910

Les deux châtelaines – roman, 1911

Routes françaises au Maroc – 1912

La Bretagne vivante – 1912

Un corsaire de treize ans – 1913 (pour enfants)

L'Océan - 1913

Les patriciennes de la mer – roman, 1913

Le roman d'un gentilhomme - 1914

Notre petit gourbi - 1914

Les fiancés de 1914 – 1915

Sous les figuiers de Kabylie – 1917 scènes de la vie berbère 1914-1917

La passion d'Armelle Louanais (grand prix du roman de l'Académie française) – 1918

La famille MESSAL – roman, 1918 - Personnages situés à Villefranche.

L'Ennemie intime – roman 1919 - Personnages situés à Villefranche

Mes voisins de campagne - 1920

Les cœurs gravitent – roman, 1921

Une sultane marocaine – roman, 1921

La découverte de l'amour - 1922

La lumière du cœur – roman publié en 1922

Le choc des races – roman 1923

La résurrection d'Aphrodite, roman, 1923

La Bretagne vivante – 60 pages ; 60 exemplaires - 1923

Pour la gloire – roman, 1924

Les faucons – 1925

Les feux s'éteignent, roman 1926

A l'ombre du clocher - 1926

Les Ravageurs de beauté. roman 1926. Charles GENIAUX est fasciné par la nudité éclatante aux heures d'été des murailles de briques calcinées de soleil. On peut reconnaître dans ce roman l'exacte description des fortifications médiévales de la cité épiscopale.

Les hiboux, roman 1929

Font-Colombes : l'amour et l'art, écrit avec Claire Géniaux – 1930

Une femme à bord – 1931

La découverte de l'amour, roman 1933 (publié après sa mort, mais a t'il été peut être écrit par son épouse Claire ?).

Nouvelles

Le laurier d'Apollon, paru dans la revue littéraire 'Nos Loisirs ' le 15/09/1919. Dans cette revue paraissait aussi une nouvelle de Jeanne CALS intitulée 'Mes champs et ma ville' avec 2 de ses illustrations.

Mes voisins de campagne

La Victoire du Bled, paru en suppléments à L'ILLUSTRATION juillet 1920

La résurrection d'Aphrodite, paru en supplément à L'ILLUSTRATION de 1924
Participation à - La revue hebdomadaire -

Articles parus dans la Revue Automobile-Club du Midi – (La plupart de ces articles ont été écrits par Claire GENIAUX et publiés sous le nom de son mari Charles. Illustrations graphiques de Bertrand BONPUNT originaire de RODEZ)

N° 33 sur Les Gorges du VIAUR en Avril 1924

N° 37 sur CORDES en Août 1924

N° 40 sur NAJAC en Novembre 1924

N° 46 de TULLE à UZERCHE en Mai 1925

N° 47 sur CAHORS en Juin 1925

N° 48 à travers le PAYS BASQUE en Juillet 1925

N° 49 sur FENEYROLS en Août 1925

N° 50 sur PENNE en Septembre 1925

N° 54 sur la route de NICE à MENTON en janvier 1926

N° 55 sur l'oasis de DJERID en Tunisie en Février 1926

N° 56 sur MARSEILLE porte d'Orient en Mars 1926

N° 57 sur ROCAMADOUR en Avril 1926

N° 58 sur l'île d'OLERON en Juin 1926

N° 59 sur le COMMINGES en Juillet 1926

N° 138 sur le COMMINGES en Janvier 1931- La colline du soleil levant.

D'autres articles à caractère touristique, parurent dans – Le Tour de France en 1905 – P.O. Midi Gazette de 1925 –

Des préfaces dans les livres :

Henri RAMET – (Premier Président honoraire de la cour d'appel de Toulouse) :

- Le château de MONTAL en Quercy
- Le Capitole et le Parlement de Toulouse en 1926

Claire Charles-GENIAUX née Marie-Claire MAZERE – 1878 – décédée le 16 février 1971 à 93 ans
Le cyprès, 1918

La découverte du monde

Un héros national,

Paladins modernes,

Dans « FLOREAL » N°8 – Août 1922 – Au pays de JAURES (description et témoignage d'époque)

Le château Clair de lune, 1923

Une affranchie – roman, 1925 avec Charles Géniaux

Le sort le plus beau

Visions du Languedoc – 1934

L'âme Musulmane en Tunisie – 1934 avec Charles Géniaux

Des Causses à l'Aubrac – 1937 - Série les livres de nature. Avec Charles Géniaux.

Dans la revue mensuelle (édition réservée au corps médical) « Visages du Monde » N°58 du 15 sept. au 15 oct. 1938, elle présente « Le Rouergue ».

L'amour a brisé la chaîne, 1939

A l'amour tout est possible – 1946

Une jeune fille passionnée – 1948 - Livre auto biographique dans lequel elle évoque la vie du vieux Villefranche de Rouergue à l'époque de sa jeunesse.

Mariage d'amour et mariage de raison, collection Parisienne N°190 – 1949

Un mariage in extremis, collection Stella N°12

Dans le N°41 de la Revue du Tarn de 1946, elle présentait le roman « La double Ascension » de Maurice DELAMAIN.

Le breton Charles Géniaux avait épousé une Rouergate native de Villefranche de Rouergue et qui se fit connaître sous le nom de Claire Charles-GENIAUX. Bien que la réputation de celle-ci n'ait guère dépassé la région, c'est elle qui était le grand écrivain du couple. Les ouvrages qu'elle a signés ou co-signés avec son mari évoquent la région du Rouergue vers 1900 – 1930. Outre des romans sentimentaux, elle a écrit sur le pacifisme et la condition de la femme dans le monde.

Le 2 octobre **1920**, le **château de MILHARS** devient la propriété des écrivains **Claire et Charles GENIAUX**. Un inventaire des meubles est dressé le 11 novembre 1920 et concerne le salon de compagnie au 1^{er} étage, une chambre empire derrière le salon, une chambre parquetée, une grande chambre, un bureau au bout de l'escalier, une chambre derrière le bureau; au rez de chaussée, un grand salon, une cuisine, une salle à manger, une salle de bain avec baignoire et chauffe bain, une cave et une chapelle. Le couple trouve l'inspiration à de nombreux ouvrages et participe à l'animation culturelle avec les habitants du village. Une quinzaine de romans tels *Les Faucons*, *des Causses à l'Aubrac*, *Visions du Languedoc* et de nombreux articles à caractère régional ont été produits par le couple qui fréquentait le milieu intellectuel albigeois. De grands personnages passèrent à Milhars, invités par Charles Géniaux. Le grand biologiste Charles NICOLLE qui fut directeur de l'Institut Pasteur à Tunis et Prix Nobel de médecine en 1928, le sculpteur ZADKINE et son épouse Valentine PRAX elle-même peintre d'une grande sensibilité.

Charles et Claire GENIAUX animeront la vie Milharsaise durant leur séjour en organisant des pièces de théâtre avec les habitants comme en 1928.

Il fut un pionnier dans l'utilisation de la TSF et des antennes étaient installées sur le site du château.

Le couple quitte Milhars en 1930 pour s'installer à CAGNES sur MER où décèdera Charles le 19 mars 1931. Claire GENIAUX restera propriétaire jusqu'en 1947 faisant de courts séjours en été au château.

Avant de quitter Milhars en 1930, il avait offert à la municipalité un ensemble de son œuvre.

Plusieurs grandes villes ont honoré Charles ou Claire GENIAUX :

- RENNES - 35000 Une rue, un square, le stade et complexe sportif municipal portent le nom de Charles GENIAUX
- MUZILLAC – 56190
- TOULOUSE-LARDENNE – 31100
- HAUT de CAGNES sur MER – 06800
- VILLEFRANCHE de ROUERGUE – 12200 - Rue Claire Charles-GENIAUX



Claire GENIAUX



Tombe de Charles, Claire et Hervé leur fils à CAGNES sur MER

Copie d'une stèle provenant d'un mastaba qui se trouve au musée du Louvre et remontant au troisième millénaire avant J.C. présentant un faucon symbolisant l'Horus égyptien et un serpent...

Jean-Paul MARION - Novembre 2009

Textes évoquant MILHARS

Le séjour de Charles GENIAUX à MILHARS (1920 - 1930) par Claire GENIAUX son épouse.

Extrait de la Revue du Tarn N° 34 - juin 1964

Il semble que Charles Géniaux ayant exprimé dans ses romans « l'Homme de peine », « L'Océan », « La Passion d'Armelle Louanais », « Les Voisins de campagne » l'essence de sa Bretagne éprouvée, vers 1917, le besoin de s'en évader spirituellement et corporellement.

Au cours de la guerre nous avons fait, l'hiver, de longs séjours dans ma famille, à Villefranche de Rouergue, alternait avec des voyages en Algérie et Tunisie pour accomplir les missions dont Charles Géniaux avait été chargé. Fuyant le ciel mélancolique de la Bretagne, il avait un besoin physique de la lumière du Midi. C'était aussi pour lui, car il ne se considérait pas comme un écrivain régionaliste, un moyen de se renouveler. Villefranche lui avait déjà inspiré « La Famille Messal » et un roman, « Les coeurs gravitent », dont le sujet lui avait été donné en partie par une vieille tante qui avait connu un des principaux personnages mais, de l'homme politique, Louis Caussanel, qui avait le profil de François Ier, le romancier fit un astronome amateur. Cependant le cadre romantique où Caussanel et sa jeune femme avaient abrité leurs brèves amours, fut scrupuleusement respecté ainsi que certaines scènes dont l'horticulteur villefrancois, Jonnart, qui en avait été témoin dans sa jeunesse, les lui avait racontées.

Ayant vendu la petite maison que nous avions fait bâtir dans le Morbihan, nous nous mîmes à la quête d'un vieux manoir en Rouergue ou en Quercy. Nos recherches étaient demeurées vaines : ou bien l'ancien château menaçait ruine, ou bien il était inaccessible à une automobile et trop éloigné d'un village, ou bien encore les prétentions du propriétaire dépassaient nos faibles possibilités d'achat. C'est au château de Cornusson ayant appartenu aux Lavalette-Parisot et au Grand-Maître de l'Ordre de Malte, chez nos cousins de Lajoux, que nous entendîmes parler de Milhars pour la première fois. La vieille Mme Bosc, de Puech-Mignon, nous décrivit avec tant d'enthousiasme le château en excellent état, et que l'on aurait, affirmait-elle, pour « une bouchée de pain » que nous voulûmes le visiter. Nous l'avions aperçu à différentes reprises entre Lexos et Varen, lors de nos parties de pêche dans la barque du Dr Girma, originaire de Verfeil, lorsque sa femme et lui levaient les filets pleins de poissons; sa masse trapue ne nous attirait pas, nous lui eussions préféré Belpech, réfléchissant dans la rivière sa belle fenêtre d'un gothique flamboyant, mais il menaçait de s'écrouler et la paysanne qui en était propriétaire ne voulait pas le vendre.

Je me souviens, comme si c'était hier, de la fascination qu'exerçait sur nous la petite porte enlignée donnant accès au jardin, pendant que le Dr Girma cherchait les clefs au presbytère. Assis parmi les buis, bercés par le murmure du Cérou, excitant la curiosité de quelques vieilles femmes en coiffe noire qui gardaient leurs oies et leurs moutons, avant d'accomplir le geste qui serait peut être pour nous lourd de conséquences d'ouvrir cette porte, nous regardions le riante vallée, les collines couvertes de châtaigniers, les falaises calcaires de Lexos que l'usine de ciment n'avait pas encore attaquées, et, déjà, Charles Géniaux imaginait les personnages qu'il devrait vivre dans ce cadre qui nous paraissait mystérieux...

Le château n'avait rien de mystérieux et de romantique : toute trace du moyen-âge en avait disparu. Nous tombions en pleine architecture classique, solennelle et grandiose, et nous ne risquions pas par notre intrusion, de troubler des fantômes. La première partie du vestibule, voûtée, d'une grande et sévère pureté de lignes, nous évoqua un mastaba de l'antique Egypte. Sa fondation remontait aux XIII^e ou XIV^e siècles; il appartenait aux Cazillac-Cessac qui avaient joué un certain rôle dans l'Albigeois mais le dernier, le marquis François, l'avait fait considérablement remanier d'une façon magistrale, par un homme de génie qui, modestement, avait signé son oeuvre sur une pierre de la chapelle : « Oradou, maître maçon, Tolosa, 1631 » alors qu'aujourd'hui un entrepreneur de maçonnerie n'hésite pas à se faire passer pour architecte. La rampe de l'escalier, d'une largeur impressionnante, était faite de deux C.C. entrelacés, sculptés dans une pierre blanche d'un grain très fin et, en reconnaissant les initiales de nos prénoms, nous pensâmes que ce château nous était destiné...

Depuis la Révolution, Milhars avait subi le sort de beaucoup de demeures seigneuriales; ses derniers propriétaires ne l'habitaient plus; tombé aux mains de la commune il avait successivement servi d'écoles privée et publique et de mairie. Vendu, revendu, son magnifique escalier devait être défait pierre par pierre et expédié en Amérique si son acquéreur, un avocat toulousain, ne s'était pas rendu compte que cette opération lui serait revenue à beaucoup plus cher que la vente ne lui eut rapporté. La partie médiévale que les anciens se souvenaient d'avoir vue dans leur enfance et qui s'avancait en éperon au-dessus du village, fut entièrement rasée. C'est dans cet état que, vers 1890, il fut acheté par un enfant du pays, droguiste à Albi. M. Romiguière, fier de revenir à Milhars comme châtelain, entreprit des réparations nécessaires pour le rendre habitable mais il manquait de goût et comme il avait un stock de peinture en réserve, il les répandit généreusement sur les pierres.

Dans une pièce voûtée du vestibule une immense table en longueur recouverte d'une toile cirée et qui semblait attendre des convives, était dressée : au centre trônait un homard en carton flanqué de vases de Chine, de cornets de cristal rose et de flambeaux. Cette salle à manger où M. Romiguière recevait souvent ses amis d'Albi, avait été planchéiée et ornée d'une cheminée en marbre grenat. Nous nous empressâmes de refermer la porte en belle menuiserie Louis XIII en parfait état et nous promîmes de prendre nos repas dans l'ancienne salle des gardes, lui faisant face, aux dalles de grès, à l'immense cheminée de pierre et meublée de coffres en noyer mis au rebut contenant encore de la paille. Une deuxième visite nous décida à acquérir le château et l'acte de vente fut signé, le 2 octobre 1920, chez le notaire de Laguépie.

Nous n'avions ni le goût ni les moyens de jouer nous aussi aux châtelains, mais nous pouvions donner une âme nouvelle à cette habitation d'une taille démesurée où nos chétives personnes menaçaient d'être écrasées. Ma mère, lors de sa première visite, s'inquiéta à la pensée que notre unique bonne n'aurait jamais le temps de balayer des pièces de douze et quatorze mètres de long, à quoi je lui répondis que la poussière ne se voyait pas sur les dalles; tant qu'aux poutres des plafonds elles étaient si hautes qu'on ne dérangerait pas les araignées occupées à y tisser leurs toiles.

L'on pouvait alors se procurer à bon compte chez les antiquaires de la région des meubles Louis XIII, dédaignés à cause de leurs dimensions, et aussi se transformer avec plus ou moins d'habileté en tapissiers. A la place des arbres fruitiers qui avaient dégénéré depuis la mort de M. Romiguière, à la consternation des habitants de Milhars qui nous reprochèrent d'avoir transformé en cimetière le jardin de l'honorable droguiste, nous plantâmes des cyprès.

La nuit, dans l'immense grenier, nous entendions le vol affolé des pigeons pourchassés par les effrais dont le cri ressemblait au grincement d'une scie; ces bruits paraissaient suspects à notre jeune bonne persuadée qu'il s'agissait certainement de fantômes. Parfois des chauves-souris entraient dans notre chambre et je me sentais effleurée par leur vol mou, silencieux.

Nous n'eûmes pas l'impression d'être des « étrangers » tant la population se montra affable. Tout d'abord la profession de romancier que, dans son patois, la propriétaire héritière de son frère Romiguière, une paysanne de Ratayrens, bâtie à coup de serpe, prononçait « roumancier » - ce qui avait une certaine ressemblance avec romanichel - avait paru suspecte, mais cette confusion fut vite dissipée : ma famille n'habitait-elle pas Villefranche et le château de Cornusson appartenait à nos cousins; l'amitié du Dr Girma et de sa femme garantissait notre honorabilité.

Souvent le dimanche nous recevions la visite de quelques habitants de Milhars demandant à voir les oubliettes dans l'espoir qu'ils y trouveraient quelques squelettes enchaînés : on n'y voyait même pas des barriques de vin, ni des bouteilles bien rangées sur des casiers et passant pour des buveurs d'eau, nous baissâmes un peu dans leur estime. Intelligents et travailleurs, ils admiraient l'ajustement des pierres du vestibule et ils avouaient modestement que personne ne serait capable d'en faire autant aujourd'hui. Penchés sur le mur du jardin dominant le Cérou, ils étaient persuadés que ce mur remplaçait le « chemin des croumats » d'où les seigneurs du lieu précipitaient « leurs pères » : en bons républicains, ils n'appréciaient pas le temps des rois. Nous leur fûmes remarquer que si les seigneurs se débarrassaient de cette façon de leurs tenanciers, qui donc aurait cultivé leurs terres. Le curé nous expliqua que « croumats » étaient la corruption de créneaux : ce mur avait simplement remplacé le chemin de ronde. Comme quoi l'on écrit l'histoire !

Il est vrai que certains châtelains jouissaient d'un mauvais renom. A la fin du XVIIIe siècle, le marquis de Milhars qui n'avait pas d'héritier mâle, avait marié sa fille à un Lamoignon. Un de ses cousins, le sire de Fontenille, véritable brigand-gentilhomme qui prétendait avoir des droits sur Milhars, fomenta une révolte des paysans et pendit ou même crucifia aux arbres, ceux qui refusaient de le soutenir; il finit par être capturé et condamné.

Les seules archives que nous trouvâmes consistaient en des lettres et des factures entassées dans un tonneau relégué au grenier par lesquelles le dernier châtelain qui ne résidait plus au château, remerciait son intendant de l'envoi des produits de sa basse-cour, de son verger et de ses vignes. Les descendants de cet intendant habitent encore Milhars et possèdent quelques objets provenant du château.

A la révolution les terres avaient été morcelées et les officiers faisant partie de la petite garnison du château, ainsi que les bourgeois qui habitaient le village, avaient été remplacés par les cultivateurs. Les anciens communs datant du XVIIIe siècle avec leurs oeils de boeuf et leurs vieilles tuiles couleur de framboise avaient encore belle allure. Nos plus proches voisins avec lesquels nous eûmes toujours d'excellentes relations, et qui sont restés nos amis, étaient les Donnadiou et les Mercadier vivant du produit de leurs terres. La vieille Mme Donnadiou incarnait le type de la « Dona » languedocienne, cette maîtresse femme qui, devenue veuve, commandait ses fils quadragénaires comme s'ils étaient toujours

enfants. Elle avait la religion du travail et de l'épargne et traitait les « jeunes » de paresseux et de gaspilleurs. Un de ses fils, habile menuisier, avait réparé les magnifiques portes du château du temps de M. Romiguière.

La maison des Mercadier, juste au-dessous de notre grande terrasse à balustres, était entourée de ruines qui servaient de carrière aux maçons. Le grand-père, esprit aventureux, son service militaire en Algérie terminé, avait suivi l'officier dont il était l'ordonnance en Argentine, mais comme le métier de gardien de chevaux ne l'avait pas enrichi, il était revenu au village cultiver son petit bien; son fils et son petit-fils resteraient dans la tradition mais ce dernier, Jean, qui n'était encore qu'un enfant, tout en labourant et soignant ses vignes, est aussi un poète.

Claire - Charles GENIAUX
CAGNES - Février 1964

**Marie des LANDES dite MARIETTE
de Claire- Charles GENIAUX en 1937
Extrait du livre « Des Causses à l'Aubrac »**

MIRS dédie ce texte à Jérémy, à Jean (au début de la côte de Vaour) à Poujade, qui étaient toujours prêt à donner « un coup de main » à ceux qui le leur demandait.

L'an dernier est morte dans le petit village de l'Albigeois, où j'habite l'été, Mariette, la laveuse. Mariette était née dans un de ces misérables hameaux de l'Aubrac aux maisons de schiste verdâtre ou de basalte noir et luisant qui laissent passer l'eau. Ses parents, des brassiers, au lieu de l'envoyer en classe la placèrent comme pâtouresse. A peine tenait-elle sur ses jambes qu'un tricot aux doigts elle gardait les vaches ou les moutons de ses maîtres. Nourrie de pain noir, de fromage et de gifles, elle avait grandi à ce régime fortifiant. Recherchée pour sa robustesse, sa vaillance et son coeur à l'ouvrage, elle allait en journée. Partout où il y avait du travail pénible à accomplir, comme on la savait d'attaque, elle était demandée : laver le linge, frotter les planchers, couper le grain à la faucille, sarcler les pommes de terre, sulfater la vigne, fendre le bois comme un bûcheron, elle faisait ça comme pas un ! Elle s'était mariée avec un garçon de chez elle qui, son service militaire terminé, était allé se louer dans les terres plus riches et moins peuplées du Languedoc. Les montagnards de l'Aubrac rêvaient alors comme de la Terre Promise de ces régions méridionales où, sous le soleil qui les dore, le froment et la vigne mûrissent. Mariette aimait sa maisonnette crépie de blanc, au toit de tuiles claires et le petit paradis de son jardin. Mais elle craignait de s'amollir au milieu de cette population plus civilisée, plus aimable, moins courageuse, moins résistante et peut être moins intègre.

Son mari était mort à la peine, jeune encore, lui laissant deux enfants. Comme elle tenait à ce qu'ils eussent de l'instruction, elle trimait du matin au soir et du 1er janvier à la Saint Sylvestre. Sa fille avait épousé un employé de chemin de fer et son fils était allé gendre dans une maison où l'on avait un peu de bien. Mais Mariette ne voulait rien devoir à ses enfants : elle continuait donc d'aller en journée par nécessité, et par un sentiment du devoir où il se mêlait peut être aussi un peu de plaisir... Elle se fût ennuyée chez elle à ne rien faire ! Lorsqu'elle était au repos, ses mains souffraient de rester inactive et étaient prises de mouvements comme si elles continuaient d'accomplir machinalement les geste du labeur, frotter, essorer, sarcler. Les fleurs étaient son luxe, les parfums sa volupté. Je l'ai surprise plusieurs fois frottant entre ses mains que la lessive faisait ressembler à des crabes ébouillantés, des feuilles de basilic afin de les porter à ses narines. A chaque fois qu'elle venait laver chez nous, elle nous apportait un pied de marguerites, de basalmes ou un pot de géranium rosat pour embellir notre jardin. Cette femme si pauvre voulait absolument nous faire goûter ses pommes, ses noix ou son raisin et n'acceptait rien en remerciement. Dès six heures elle commençait sa journée, savonnant, frottant, essorant sans relâche et pendant que la bugade cuisait, au lieu de se reposer, elle arrachait les mauvaises herbes ou aidait la servante à essuyer la vaisselle. Elle méprisait notre cuisine et se contentait de pain, de fromage, de noix, de fruits et d'un doigt de vin.

Jamais on ne l'a entendue se plaindre. Elle admirait l'ordre providentiel, car à la place de l'ordre social mauvais, elle ne voyait que le plan divin, qui, depuis sa naissance jusqu'au jour de sa mort, l'avait condamnée à manger son pain à la sueur de son front; mais ce pain noir et rassis n'était pas amer à sa bouche parce qu'elle l'assaisonnait de sa vaillance, de son admirable résignation, de sa bonne humeur. Grande, maigre, robuste, solidement charpentée, le teint clair et les yeux bleus comme une Gauloise, elle était bien de la race des vieux Ruthènes.

Un jour d'octobre, à la prime aube, le glas ouaté de brume a retenti à travers le village.

- Pour qui sonne t'on ?

- Pour Mariette la laveuse.

- Mariette ! Pas possible ? La semaine dernière elle lavait la lessive chez la femme du maire.

Mais à force de laver des lessives, Mariette avait fini par mourir.

- Savez vous qu'elle venait d'entrer dans ses soixante dix huit ans ?

- Vous badinez, peut être ?... On ne lui en aurait pas donné plus de soixante huit : ce serait à croire que le travail conserve !...

Lorsqu'elle fut morte, aussi lestement et courageusement que s'il s'était agi d'accomplir un dernier travail, ses voisines n'eurent pas de peine à l'ensevelir : elle avait tout préparé pour son trépas. Dans son armoire bien rangée qui sentait le romarin, la pomme et le coing, le linceul et le cierge béni de la Chandeleur étaient en évidence à côté de l'argent destiné à ses funérailles et aux messes que le curé dirait pour le repos de son âme. Cette simple a voulu un bel enterrement : elle n'était plus une pauvre tâcheronne mais une chrétienne rétablie par la mort dans son éminente dignité. Admise à présent au festin du Père de famille, elle pouvait répondre à la voix qui clamait : « Venez, les bénis de mon père prendre place à sa droite, au festin qu'il vous a préparé ! »

J'ai suivi son cortège dans la campagne albigeoise, dorée par l'automne. La brume qui, au réveil, emplissait la vallée s'était dissipée; les pigeons s'enlevant des toits de tuiles du château s'abattaient à grands bruits de raquette dans les vignes vendangées dont ils grappillaient les grains oubliés. Le glas égrenait ses notes qui paraissaient plus noires sous le soleil ineffablement bleu. Mariette se prélassait dans son cercueil orné d'une croix de fleurs tressée par ses voisines; elle suivait pour la dernière fois le chemin qu'elle parcourait chaque jour pour aller à son travail et où, le soir, elle repassait tenant appuyée contre sa hanche une miche de pain. Pour la dernière fois elle a longé la rivière où, si souvent agenouillée sur la berge dans l'herbe mouillée, elle avait lavé le linge des autres, dit un dernier adieu aux maisons ou moyennant un faible salaire et peu de nourriture, elle avait si vaillamment besogné. Dans l'église tendue de noir, c'est pour elle que se déroulent les pompes de la liturgie, que brûle l'encens, que les prêtres chantent, qu'un Dieu s'offre.

In paradisum deducant angeli !

L'existence de Mariette exigerait la réalité de ce paradis où les anges font cortège aux pâtres et aux journalières; à moins que le paradis ne soit pour cette travailleuse qu'un éternel repos dans la terre fleurie.

Milhars – 1937